

a comme lui une infinie délicatesse de forme et un parfum toujours printanier de poésie virginale.

Enfin si dans le Paradis perdu de Milton vous ne retrouvez pas la sève de vie qui anime la Divine Comédie, si Gœthe dans son Faust manque de ce sol éthéré qui porte Dante, de sphère en sphère, jusqu'au paradis de la joie éternelle, il y a du moins entre ces trois grands génies des analogies profondes qu'il importait de rappeler.

* * *

Quelques mots encore car je n'ai pas mentionné dans mon énumération les gracieuses conférences par lesquelles M. Terrade a voulu clore ses *Etudes comparées*. Dans des pages attendrissantes, il rapproche tour à tour Dante et Brizeux, Dante et Byron. Et dans ces pages il se plaît, en nous charmant, à trouver des harmonies secrètes mais bien réelles entre le grand poème italien et Marie, la ravissante idylle du poète breton. Il y évoque aussi l'âme tourmentée de l'auteur de Childe Harold qu'il nous dépeint non moins agitée que celle de Dante, pour qui Byron ressentit toujours la plus vive admiration.

Alors, après nous avoir raconté le voyage de Dante à Paris et nous avoir fait connaître ses idées très injustes sur la France pour laquelle—ardent gibelin—le chancre de la Divine Comédie se montra toujours sévère, M. Terrade termine la série de ses conférences en étudiant le rôle des femmes dans l'épopée dantesque. Elles y sont représentées virginalement belles, avec la pureté